

# LA REINE DES MOTS

Armand Cabasson

Flammarion  
Extrait de la publication

Armand Cabasson

# LA REINE DES MOTS

« Je m'appelle Jenny et, depuis quelques temps, je pars en vrille. Avant tout allait bien et maintenant tout va mal, tout va de pire en pire, je coule ! J'ai inondé mon lycée (on va dire que c'était presque involontaire), déclenché l'alarme incendie, je sème les catastrophes partout où je passe... Évidemment, mes parents paniquent. Ils se sont mis dans la tête de m'emmener voir un psy ! Me voilà face à ce type. Mais qu'est-ce que je fous là ? Il me dit que je ne suis pas folle (mais j'espère bien !). Il veut essayer de m'aider. Bon courage... »

# La Reine des mots

## Du même auteur :

### Romans :

*Les proies de l'officier* (Éditions 10/18 et NiL Éditions)

Prix spécial de la Gendarmerie nationale 2003

*Chasse au loup* (Éditions 10/18)

Prix de la Fondation Napoléon 2005, œuvre de fiction

*La mémoire des flammes* (Éditions 10/18)

*La Dame des MacEnnen* (Éditions Glyphe)

*Un monde hostile* (Éditions Largo)

### Recueils de nouvelles :

*Noir américain* (Thierry Magnier)

*Par l'épée et le sabre* (Thierry Magnier)

*Le poisson bleu nuit* (Éditions Nuit d'avril)

Prix Charles Brisset 2007

*Loin à l'intérieur* (Éditions de l'Oxymore)

Prix Littré 2006

**ARMAND CABASSON**

# La Reine des mots

Flammarion [**TRIBaL**]  
Extrait de la publication



# 1

Quelque chose a changé, trois fois rien qui bouscule tout. Ma vie d'aujourd'hui ressemble à un verre en cristal que je fais lentement tourner dans ma tête, à la recherche d'une fêlure. Je ne remarque rien d'anormal, pourtant il ne tinte plus comme autrefois.

C'est à peine perceptible pour les yeux, mais si évident quand on prête attention à tout le reste. Mes parents ne se parlent plus comme avant. Depuis quelques mois, ils n'échangent que des banalités, comme pour donner l'illusion d'une absence de silence. Où sont passées les polémiques d'autrefois ? Les grands débats d'idées, les disputes affectueuses,

les éternelles querelles sur la société, la politique, les romanciers à la mode, les projets d'avenir, le travail... Sur tout cela, plus un mot, plus rien. Pour eux, désormais, quand tout va bien, tout va bien.

Ma mère a perdu son sourire chaleureux. Il s'est effacé, dissous. Quelquefois, je le sais, elle pleure en cachette. Au matin, sur ses yeux secs et impeccables, je lis encore les larmes de la veille. Ces quelques larmes tombées en secret, on trouvera que c'est peu de chose comparé au grand suicide collectif du monde. Mais ce peu-là, c'est ma vie.

La sonnerie annonce la fin de la récréation, des flots de lycéens se mettent en mouvement, convergent vers les portes des bâtiments. Sans raison précise, je me dirige vers les toilettes. C'est machinal, et ne pas penser – même pendant quelques secondes – m'apaise.

Je me retrouve face aux six lavabos et au long alignement des portes, mais pour y faire quoi ? Une amie me croise à petits pas pressés, m'adresse un signe au passage, dépêche-toi, Jenny, ou tu seras en retard en maths. Me dépêcher ? Retard ? Maths ? Je m'approche d'un robinet, presse pour l'enclencher. L'eau jaillit avec force et son flot capte mon regard. À peine s'arrête-t-elle de couler que je la relance. Ma paume se place en travers de son

passage et tout explose en mille éclaboussures – pendant un instant, sous la violente morsure de l'eau glacée d'avril, j'ai l'impression que ma main vient d'éclater. Anesthésiés par le froid, mes doigts s'engourdissement... J'imagine mon sang se changeant en glace écarlate dans des veines bleues disloquées par la dilatation. Le flot cesse une nouvelle fois. Alors, sans réfléchir, je marche jusqu'au volumineux tuyau qui serpente le long du mur pour alimenter les robinets. Avec autant de pensées qu'un pantin de chair, je pose le pied dessus et je me hisse en équilibre, pesant de tout mon poids sur lui. Le tuyau rompt avec fracas, vomissant des monceaux d'eau tandis que j'évite de justesse de m'étaler sur le carrelage. Je recule de quelques pas. Mes baskets sont dans l'eau et le bas de mon jean est trempé. Je frissonne, frigorifiée. Le jet fuse en cascade, l'eau se répand en mare sur le sol... Enfin, mon esprit s'extirpe de sa torpeur. Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que c'est que cette stupéfiante stupidité ? Je songe à filer, or je ne bouge pas. Je demeure là, inerte, obnubilée par cette eau qui continue à jaillir sans faiblir et par ce lac grandissant dans lequel sombre ma vie-*Titanic*.

– Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? s'exclame quelqu'un.

On me rejoint à pas précipités. Un surveillant. Il se fige pour constater le désastre et se met à crier.

– C'est à cause de toi, ce foutoir ? Non mais tu es devenue folle ou quoi ?

Tiens, ça c'est une question : est-ce que je deviens folle ? Je parviens enfin à me libérer de l'appel de l'eau et je me tourne vers lui, tandis que des silhouettes apparaissent en contre-jour dans l'encadrement de l'entrée des toilettes. Je lui réponds :

– Oui, c'est ma faute, bon ben ça va, j'ai compris, j'ai fait une connerie, voilà tout ! C'est juste de l'eau qui coule, on ne va quand même pas appeler la police, le Raid et les tireurs d'élite !

– Comment ? Espèce de petite insolente !

– Calmons-nous, intervient la voix posée de Mme Sigent, mon professeur de français.

Je l'apprécie et je sais que c'est réciproque. Il faut dire que j'ai la passion des livres, je lis sans cesse, rien ne me fascine autant que les mots. Peut-être que mon avenir est semblable au sien, peut-être que j'enseignerai le français dans un lycée dévasté par les élèves.

– Qu'est-ce qui se passe, Jenny ?

Je demeure silencieuse tandis que la nappe d'eau continue de s'étendre, déborde maintenant des toilettes et commence à se répandre

dans le couloir. Mme Sigent s'adresse au surveillant, toujours furieux, les pieds noyés.

– Je connais cette élève, je suis son professeur principal. Je vais faire le point avec elle sur ce qui s'est passé.

Je la suis docilement, ma volonté dans son poing serré.

Elle m'entraîne vers un bâtiment annexe, dans la salle des professeurs. Nous croisons deux enseignants retardataires qui ne nous prêtent pas attention. Elle m'invite à m'asseoir dans la pièce vide où flotte une odeur de café. Elle prend place en face de moi, souriant pour me mettre à l'aise. J'en ignore les détails mais je sais qu'elle a eu une vie éprouvante. Son visage, strié de rides et de sillons, semble avoir été raviné par les coulées de larmes. Un jour, elle m'a gardée à l'issue du cours. Elle souhaitait me parler de ma rédaction qui l'avait touchée. Nous avons discuté de certains passages, elle a enchaîné avec des questions sur mes projets d'avenir... Puis, au moment de nous séparer, elle a dit, peut-être par accident, comme une pensée qui aurait profité des propos précédents pour s'engager à leur suite et s'engouffrer dans la brèche de sa bouche ouverte, elle a dit : « Tu es la fille que je n'ai jamais eue. »

– Jenny, dis-moi ce qui se passe. Cette inondation, c'est déjà grave, cependant je peux

encore imaginer que tu as voulu faire une blague idiote... Mais qu'en plus, au moment où on te prend la main dans le sac, tu te montres insolente ! Les deux ensemble, c'est un peu trop !

– Je vois : l'insolence, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

– Pardon ?

Mon agressivité à son égard, tout à fait inhabituelle, la déroute. D'étonnement, elle plisse les yeux et fronce les sourcils, accentuant ses innombrables rides. Son visage ressemble à un chewing-gum piétiné par la semelle de la vie. Je me sens pareille à ces traits, brouillée et broyée par une force invisible mais incommensurable.

– Jenny, ça ne va pas depuis quelque temps. On te sent sous pression, tu es moins attentive en cours, parfois je vois ton regard se perdre et tu arrêtes de prendre des notes, tu parais soucieuse... Que se passe-t-il, Jenny ?

Ah, si seulement je le savais ! Si c'était clair, oui, à elle, je le dirais. Mais tout est si confus. Qui peut comprendre ce que j'essaie de dire, comment expliquer que je suffoque parce que... parce que. Quels mots mettre sur des flous ? Affronter le regard de cette femme qui souhaite tant m'aider me gêne. Je me sens mal à l'aise, mal tout court. Il faut que je me sorte de cette situation, que j'esquive ce face-à-face.

– C'est que je ne sais pas si je peux vous le raconter...

Elle m'adresse un grand sourire, le genre de sourire qui vous dit : « Vas-y, ne crains rien, je suis là. » Ce sourire, elle me le tend comme elle m'offrirait une fleur, une rose. Bon, je me lance.

– Voilà, quand j'étais petite, mon père a été muté au Congo. Au début, nous nous y plaisions. Malheureusement, une catastrophe se produisit cette année-là : des essaims de mouches tsé-tsé apparurent en nuées tourbillonnantes. Or ces mouches-là se nourrissent de sang. Voilà qu'elles se mettent à piquer les uns, les autres... Tout le monde s'enfuit pour se barricader chez soi. Le gouvernement décrète un couvre-feu sanitaire permanent, l'armée commence à survoler le pays en lâchant des nuages d'insecticide orange ou de napalm, la télévision diffuse des images insensées : les prairies d'un vert luxuriant deviennent noires sous le tapis de la multitude des cadavres de mouches, l'immense forêt tropicale paraît se fossiliser en charbon, la mer semble devenir d'encre... Chez les gens, la terreur règne, on tend partout des moustiquaires, comme si nous étions devenus des hommes-araignées tissant des toiles dans nos propres maisons. Mon père et ma mère veillent sur moi jour et nuit, la bombe insecticide à la

main. Mais hélas, une tsé-tsé réussit à déjouer leur vigilance et vient me piquer, ici !

Je montre le sommet de ma pommette droite.

– Sans vouloir faire de jeu de mots, cette minuscule cicatrice de piqûre de mouche est ma mouche, car cette blessure a eu des conséquences sur ma personnalité, donc sur mon potentiel de séduction. Donc je fus piquée. Les premiers temps, il ne se passa rien. Au contraire, tout semblait aller de mieux en mieux : la guerre contre les mouches se terminait par un triomphe. Les nuées de tsé-tsé fondirent, disparurent. Hélas, par sa piqûre, la tsé-tsé transmet parfois à l'homme un parasite, le trypanosome, responsable de la trypanosomiase, plus connue sous le nom de maladie du sommeil. Ainsi, je me trouvais avec mes parents dans les rues bondées de Kinshasa, nous évoluions au milieu de la foule en liesse, un feu de joie imminent allait embrasser un spectaculaire amas de tsé-tsé mortes... Lorsque, tout à coup, le porteur de la flamme s'écroule net. On croit à une vengeance posthume des mouches... C'est cela, d'ailleurs. On se rassure car l'homme n'est pas mort, il dort. Il a été foudroyé par le sommeil. Puis voilà qu'une rangée s'effondre sur notre droite. Des gens qui viennent de s'endormir, juste là, comme ça, hop dors ! Une autre rangée s'écroule à gauche, et

deux derrière, et quatre devant... C'est la panique, la foule s'enfuit dans toutes les directions. Ma mère et mon père m'empoignent et se mettent à courir, nous dépassons des gens qui courent en dormant, nous bondissons par-dessus des corps endormis, nous enjambons des amas de *sommeilleurs*... Nous courons tandis que Kinshasa s'endort, je vacille, mes genoux se dérobent, je tente de résister mais j'échoue et je sombre dans le sommeil... La suite, ce sont mes parents qui me l'ont racontée : ils se retrouvent tous les deux seuls, les seuls êtres humains réveillés dans un Congo endormi, Adam et Ève dans le sommeil d'Éden. Ils me parlent, crient, s'affolent : rien à faire. Peut-être que leur origine étrangère les avait protégés de l'épidémie de sommeil. Leur peau blanche avait dû inquiéter les tsé-tsé. Est-ce que, vous, vous goûteriez un lait de vache noir comme de l'encre de seiche ? Malheureusement, il faut croire qu'une tsé-tsé d'une gourmandise sans pareille décida de tester quand même la saveur d'une peau pâle, et son repas ce fut moi.

Mon professeur de français remue sur sa chaise, sa rose s'est fanée, elle hésite quant à l'attitude à adopter, j'interviens avant qu'elle ne m'interrompe.

– Le pire reste à venir ! J'étais donc en train de vivre l'histoire de la Belle au bois dormant.

Des médecins de l'OMS vinrent tenter de réveiller le Congo, de sortir les gens de ce sommeil sans fin. On essaya tous les médicaments classiques, les prières, les exorcismes... En vain. Alors on remit au goût du jour un vieux remède traditionnel : l'arsenic ! Toute la subtilité du traitement consiste à doser ce poison, à en donner assez au malade pour tuer le trypanosome, mais pas trop non plus pour ne pas le tuer lui aussi. Ce fut efficace : neuf fois sur dix, on assistait au réveil miraculeux du patient. Dans les autres cas, le sommeil résistait ou le malade mourait. Mes parents se résolurent à tenter cette solution ultime. On m'injecta donc de l'arsenic. J'étais la Belle au Congo dormant mais, au lieu du baiser du prince charmant, j'eus le baiser de l'arsenic. Mon père me vit ciller des yeux, il se mit à pleurer, ma mère aussi, je m'éveillai. Le problème, c'est que, comme tous les médicaments, l'arsenic a des effets secondaires. Chez les uns ce sont des maux d'estomac, chez les autres des douleurs musculaires... Chez moi, cela joua sur le caractère, la personnalité. Et maintenant vous comprenez tout ! On dit que je suis insolente, mais c'est injuste car ce n'est pas ma faute, c'est la faute de l'arsenic ! Que voulez-vous, c'est ainsi, j'ai l'arsenic cynique.

Silence, qui se prolonge. J'y suis peut-être allée un peu fort...

Enfin, elle me répond.

– Jenny, je vais convoquer tes parents. Tous les deux. Demain soir, à dix-sept heures, dans le bureau du proviseur, tu penses que c'est possible ?

Elle se lève et s'en va, m'abandonne là, seule avec mes joyeuses fabulations et la trame de ma vie disloquée, immobile, hésitant entre rires et sanglots.



## **2**

Mes parents sont furieux. L'inondation et la convocation en urgence les ont désorientés, ma mère avait mis le haut-parleur du téléphone afin que mon père puisse entendre lui aussi : Mais enfin mon mari et moi nous travaillons tous les deux, Madame Dalembert je vous répète que je m'inquiète pour votre fille, Mais mon époux a des contraintes qu'il ne peut pas ignorer comme ça, Il est important que nous discutions tous ensemble de votre fille aussi la présence de Jenny et de ses deux parents est-elle indispensable, Et moi que vais-je dire à mon travail madame Sigent, Le proviseur vous attend demain à dix-sept

heures ou alors à dix-huit heures si cela vous convient mieux... Dans la soirée, il y a eu de la colère, des menaces de punition, des questions sans réponse, des explications qui n'expliquaient rien, des mises au point qui restaient floues, des « c'est clair ? » qui ne l'étaient pas... « Qu'est-ce qui se passe ? » me demandaient-ils tous les deux. Qu'est-ce que j'en sais ? Quand j'essayais maladroitement de leur expliquer que les choses n'étaient plus comme avant, ils me disaient de ne pas changer de sujet ou alors ils se diluaient dans des digressions confuses et c'étaient eux qui changeaient de sujet.

Allongée sur mon lit, j'attends le sommeil qui ne vient pas. C'est curieux car, d'habitude, je m'endors sans difficulté. Curieux et irritant.

J'ai beau essayer de m'apaiser, de penser à des choses « gaies », mes pensées dérivent et effectuent une large boucle qui les ramène encore et toujours à ce point de départ : quelque chose a changé. Mon père et ma mère ne sont plus ensemble, ils sont seulement côté à côté. Les gestes du quotidien sont semblables en surface à ceux d'autrefois, les habitudes s'enchaînent avec une apparente fluidité, ma vie paraît être la même et pourtant elle est différente.



---

N°édition : xxx  
Dépôt légal : xxx 2010  
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse